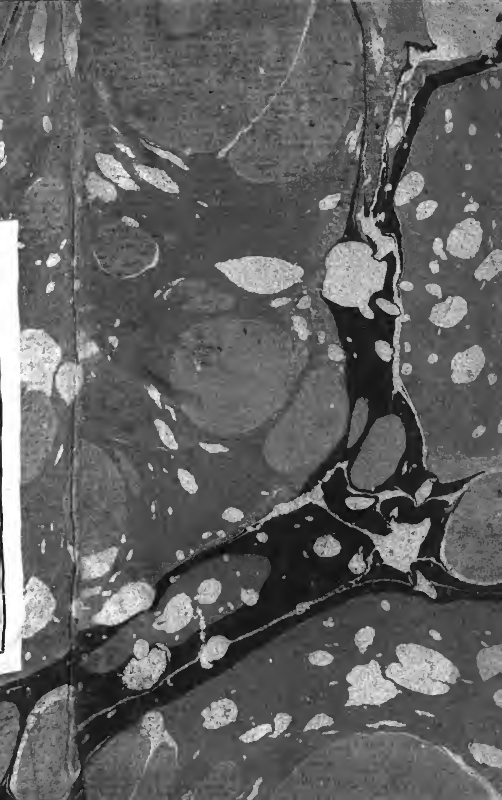

- PALLI



THÉATRE

DE

J. RACINE.

TOME III.

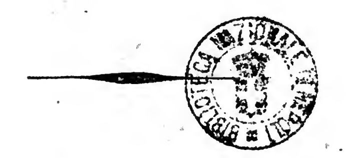
THÉATRE

DE

J. RACINE,

précédé de la Vie de l'Auteur.

TOME TROISIEME.



A LYON,

DE L'IMPRIMERIE D'AMABLE LE ROY.

1791.

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, Fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, Fille d'Helene et de Thésée.

EURYBATE, } Domestiques d'Agamemnon.
ARCAS, }

ÆGINE, Femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

GARDES.

La Scene est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

IPHIGENIE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage!
Comblé de tant d'honneurs ! par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître et haïr leur présens ?
Roi, pere, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut, dans Troie embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent !
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes;
Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Illion trop long-tems vous ferment le chemin;
Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir !

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge, s'il est tems, ami, que je repose.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,
Nos vaisseaux, par les vents, sembloient être appellés.
Nous partions. Et déjà, par mille cris de joie;
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent, qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! Et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas?
Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solemnel,
Une fille du sang d'Hélene,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux; et, sans plus rien ouir,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulois sur le champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours;
Mais bientôt, rappellant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grece promis:

De quel front, immolant tout l'état à ma fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue, avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois, et de chef de la Grece,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits.
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis;
Vengeant de leurs autels le sanglant privilege,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilege;
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage;
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent, et son pere Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappellé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.
Mais, qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.

Mais, des nœuds plus puissans me retiennent le bras.
Ma fille qui s'approche et court à son trépas,
Qui, loin de soupçonner un arrêt si severe,
Peut-être s'applaudit des bontés de son pere ;
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel ! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice !
Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zele et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre ; cours au devant de la reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer ;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prends un fidele guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux ;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention ;
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Vas, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout ne va point par un zele indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mere en fureur épargne-moi les cris ;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.

Pour renvoyer la fille, et la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée!
Et qu'il veut désormais jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars; Dieux! Ulysse le suit!

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi, seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entiere, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête.
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succes de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?

On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHYLLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner!

AGAMEMNON, à Ulysse.

Juste ciel ! Sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel ! pour un hymen quel tems choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grece et consume l'armée;
Tandis que pour fléchir l'inclémence des dieux,
Il faut du sang peut-être et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudroit-il insulter à la crainte publique ?
Et que le chef des Grecs irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins !
Ah, seigneur ! est-ce ainsi que votre ame attendrie,
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie ?

ACHILLE.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler votre zele.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.

J'aurois trop de regret si quelqu'autre guerrier,
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrete envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que d'un crédule espoir trop long-tems abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie, et par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter ? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête:
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre eternel retourneront comblés,
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme.

AGAMEMNON.

Hé quoi ! Votre valeur qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?

Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée
Epouvantent encor toute la mer Egée :
Troie en a vu la flamme ; et jusque dans ses ports
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je ? Les Troyens pleurent une autre Hélene,
Que vous avez captive envoyée à Mycene.
Car je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces !
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mere il est vrai l'on prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je de la terre, inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une deesse,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit ; ce sont-là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours ; et quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords,
Ce même amour soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée ;
Et me defend sur-tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

SEIGNEUR, vous entendez. Quelque prix qu'il en [coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route,
Nous craignons son amour! Et lui-même aujourd'hui,
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se revolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y: vous devez votre fille à la Grece:
Vous nous l'avez promise; et sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire?
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime;

Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante?
Et qui de ville en ville attestiez les sermens,
Que d'Hélene autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs rivaux de votre frere,
La demandoient en foule à Tyndare son pere?
De quelque heureux époux que l'on dû faire choix,
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête;
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes,
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grece, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang:
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah! seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime.
Mais que, si vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui.
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole;

Mais malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin ;
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet oracle ;
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire.
Et je rougis...

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque tems égarée
Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée,
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amene aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui de son destin, qu'elle ne connoît pas,
Vient ; dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà de soldats une foule charmée,

Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secretes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON

JUSTE ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence.
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

ULYSSE.

Je suis pere, seigneur, et foible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt à pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime,
Les dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le faut, il l'attend; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.

Nous sommes seuls encor. Hatez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos armes,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Helene, par vos mains rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournees;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siecles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
Je cede, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas?
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'autel écarter une mere.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un pere et d'un époux.
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi, madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.
Mais dans le tems fatal que, repassant les flots,
Nous suivons malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorsque dans son vaisseau, prisonniere timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide?
Le dirai-je? Vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié sincere avec vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, et croît à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoi, te semble-t-il que la triste Eriphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un pere;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mere;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que mere ni pere ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis; et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connoître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher ?
Toujours avec un sens il en présente un autre,
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre,
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;
Et ton pere du reste, infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue.
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang,
Déjà je decouvrois cette fameuse ville.
Le ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille;
Tout cede, tout ressent ses funestes efforts.
Ton pere, enseveli dans la foule des morts,

Me laisse dans les fers à moi-même inconnue,
Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidele,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle.
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être.
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asyle;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ERIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste,
Cet hymen, de mes maux, étoit le plus funeste ?

DORIS.

Quoi, Madame!

ERIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Ecoute, et tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangere, inconnue et captive;
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton pere,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous ?

ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse,
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs,
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems sans lumiere et sans vie;
Enfin, mes tristes yeux chercherent la clarté;
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, detestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colere, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager.
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contr'elle, et sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir!

DORIS.

Et que pourroit contr'elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Eviter

Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher ?

ERIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais, quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
Une secrete voix m'ordonna de partir ;
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
Que peut-être, approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amene, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance :
Ou plutôt leur hymen me servira de loix ;
S'il s'acheve, il suffit, tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris, et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens si long-tems ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame ! Et que pour votre vie...

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ;
Mon respect a fait place aux transports de la reine ?

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre pere!
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chere!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! Quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grece vous révere!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un pere plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands Dieux! à son malheur, dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons nous sans votre ordre abandonné Mycene?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux?
Mais les tems sont changés aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon pere, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.

N'osez-vous, sans rougir, être pere un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse :
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'eclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis!

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen, auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un tems me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux!
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Adieu.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrete horreur je me sens frisonner.
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Juste Dieux, vous savez pour qui je vous implore!

ÉRIPHILE.

Quoi! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler!
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
Etrangere par-tout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un pere,
Vous ne pouvez gémir dans le sein d'une mere;
Et de quelque disgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long-tems contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon pere, mon devoir,
Lui donne sur mon ame un trop juste pouvoir.

Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un pere de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout ; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi ;
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin, sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue ;
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que faut-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystere ?
Trouverai-je l'amant glacé comme le pere ?
Et les soins de la guerre auroient-ils, en un jour,
Eteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour ?
Mais non. C'est offenser par d'injustes alarmes.
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans
Dont le pere d'Helene a reçu les sermens :
Lui seul de tous les Grecs maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole,
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée;
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main.
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.

Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il differe.
J'ai fait de mon dessein avertir votre pere;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,
Et pour ce prompt départ, je vais tout préparer.
(à Ériphile.)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre.
En de plus cheres mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

EN quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée ?
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas !

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGENIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycene;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine ?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir ?

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGENIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser ;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

ERIPHILE.

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie !
Moi ! j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ;
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos.....

IPHIGENIE.

Oui, vous l'aimez, perfide,
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces mots, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme;
Sont des traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame;
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, et j'ai vu le fond de vos pensées ;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je ? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ;
Crédule, je l'aimois : mon cœur, même aujourd'hui,
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée !
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.

Mais que, sans m'avertir du piege qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les dieux contre moi dès long-tems indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brule de répandre?

IPHIGENIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grece, il est mon pere, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoit su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois !
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ! Vous ! Hé! qu'y venez-vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGENIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contens ;
Iphigénie encor n'y sera pas long-tems.

SCENE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit ! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ?
Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter.
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la priere,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonniere,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas.
Vous savez...

ERIPHILE.

Quoi, seigneur ! ne le savez-vous pas ?
Vous, qui depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même, et hâté leur voyage ?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la premiere fois.

ERIPHILE.

Quoi! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycene,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? En ce moment, Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures;
Ah! plutot... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelqu'orage est tout prêt d'éclater,
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.

Agamemnon gemit. Ne désespérons point ;
Et si le sort contr'elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer seul, et mourir sans vengeance.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il differe,
Et vous cherche, brulant d'amour et de colere.
Près d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée,
Tout y ressent la guerre, et non point l'hymenée.

Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille:
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui! moi? Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'acheve pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide;
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis?
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;
Où je vois sous vos loix marcher la Grece entiere;
Où le fils de Thétis va m'appeller sa mere.
Dans quel palais superbe, et plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, *seule*.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître!
Ou de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélene ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte réjaillisse?
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!
Le ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succede, madame, à mon empressement.
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser, du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée,
Où je vais allumer les flambeaux d'Hymenée!
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre pere à l'autel vous destine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGENIE.

Seigneur, il n'est pas tems que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse;
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse;
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même, où m'emportoit une aveugle colere?
J'ai tantôt, sans respect affligé sa misere,
Que ne puis-je aussi-bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours;
Je lui prête ma voix : je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive, et ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée,
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre, au pied de nos autels,
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrassemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'un épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, madame?

ERIPHILE.

Oui, seigneur; et sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contr'elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse. Il ne faut que nous suivre.
Venez; qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre:
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ERIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie,
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS à Achille.

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mere;
Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son pere.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon pere!

ÉRIPHILE.

O Ciel, quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle?
Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah! Seigneur, plût au Ciel que je pusse en douter.
Par la voix de Calchas l'oracle la demande?
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les Dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable?

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel,
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'etois destinée?

ARCAS.

Le Roi pour vous tromper feignoit cet hymenée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux?

ACHILLE la relevant.

Ah, Madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs peuvent vous attendrir!
Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asile, ses Dieux.
Je lis dans vos regards, la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide epoux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille ?
Une mere pour vous croit devoir me prier.
Une reine à mes pieds se vient humilier,
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur, va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, et daigner m'écouter.

ACHILLE.

Quoi ! Madame, un barbare osera m'insulter !
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.
Il sait, que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux ?
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant, aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;

C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel.
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice;
Que ma crédule main conduise le couteau?
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau?
Et quel étoit pour vous ce sanglant hymenée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc, à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement?
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimiez, si pour grace derniere
Vous daigniez d'une amante écouter la priere,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon pere.

ACHILLE.

Lui votre pere! Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon pere, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un pere que j'aime, un pere que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense;
Et loin d'oser ici par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,

Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux,
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémisse pas du coup qu'on nous prépare?
Quel pere de son sang se plait à se priver?
Pourquoi me perdroit-il, s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Helas! de tant d'horreur son cœur déjà troublé,
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi! Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont-là les frayeurs dont vous êtes atteinte,
Un cruel (comment ne puis-je autrement l'appeller,)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse!
On me ferme la bouche? On l'excuse! On le plaint!
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on [craint!
Triste effet de mes soins! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel exces tantot alloit mon désespoir.
Quand, presque en arrivant, un recit peu fidele
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble! Quel torrent de mots injurieux
Accusoit à la fois les hommes et les Dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie,

Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma felicité !
Helas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'elevoit au dessus du sort d'une mortelle !

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'evite, et craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des Gardes que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts defendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame !... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la premiere ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.

De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon pere est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment,
Il entendra gémir une mere oppressée;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous.

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire,
Rappellez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et sur-tout pour le sien,
Je perds trop de momens en des discours frivoles,
Il faut des actions et non pas des paroles.

(à Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls! Espérance inutile!
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidele discours,
Suça même le sang des lions et des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage:
Elle l'a vu pleurer et changer de visage;
Et tu la plains, Doris? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je expirer! Ne crois pas qu'elle meure.

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
Achille aura pour elle impunément pâli ?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
He quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
On supprime des Dieux la sentence mortelle ;
Et, quoique le bûcher soit déjà preparé,
Le nom de la victime est encore ignoré.
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un pere qui balance ?
Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
Soutiendra les assauts qu'on lui prépare ici ?
Une mere en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ebranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler :
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée :
Je suis, et je serai la seule infortunée.
Ah, si je m'en croyois.

DORIS.

Quoi ! que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux ;
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contr'eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, Madame.

ÉRIPHILE.

Ah ! Doris, quelle joie,
Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie !
Si, troublant tous les Grecs et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;

Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguisent contr'elle;
Et si, de tout le camp, mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux.

DORIS.

J'entends du bruit. On vient, Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son pere, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! O respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison:
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée,
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée,
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? Et de quel soin jaloux...,

SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je! Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mere.
Ah, malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon pere,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis;
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,

Ni qu'en me l'arrachant, un sévere destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Helas, avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez domter.
Et, déjà d'Ilion presageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeller votre bonté passée.
Ne craignez rien: mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous,
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mere, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hymenée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mere est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colere des Dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.

Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance,
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zele indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret,
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Quoi, l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas en le traçant arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?

Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je ! Cet objet de tant de jalousie,
Cette Helene qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frere,
Thésée avoit osé l'enlever à son pere ;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,
Que sa mere a cachée au reste de la Grece.
Mais non, l'amour d'un frere, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser les coups qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison.

Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!
Déchirera son sein! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tous sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes loix
Obéissez encor pour la derniere fois.

SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A DE moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flotte mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris!
Hélas! en m'imposant une loi si sévere,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de pere!

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ;
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigenie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appellée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et, quand il sera tems qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ! O ciel, le puis-je croire ?
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire !
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son pere ? Etes-vous son époux ?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens;
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie,
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage!

Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils!
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frere blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle est de mes sermens seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélene, ni Pâris.
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc... Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rend le serment qui nous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et par d'heureux exploits, forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.

J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre;
Ses Rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Dois marcher, doit fléchir, dois trembler sous vos loix!
Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense:
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere.
D'Iphigénie encor je respecte le pere.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

SCENE VII.

AGAMEMNON seul.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur,
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Hola! Gardes, à moi.

SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, Gardes.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel, à quel combat faut-il te préparer !
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mere m'attend, une mere intrépide,
Qui défendra son sang contre un pere homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais ma fille en est-elle à mes loix moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilege zele ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
Quelque prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.
Ah ! quels Dieux me seroient plus cruels que moi-même.
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cede, et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?

Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appellez la Princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

AGAMEMNON, Gardes.

AGAMEMNON.

GRANDS Dieux, si votre haine
Persévere à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains !
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime ;.
Je le sais. Mais, grands Dieux ! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses loix,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, Gardes.

AGAMEMNON.

ALLEZ, Madame, allez, prenez soin de sa vie ?
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.
Mes Gardes vous suivront, commandes par Arcas.
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce depart ne leur soit révelé.

Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-tems.
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur!

IPHIGÉNIE.

Ah, mon pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévere.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins lui demander le reste.

SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achile.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons Il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mere,
Ægine, il faut des Dieux apaiser la colere.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considere l'état où la Reine réduite.
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence, ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer, soufrire que je la fuie.
Et, sans attendre ici ses secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon pere, en me sauvant ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame! Quoi donc? Qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGENIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse,
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice,
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame!

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! ah, rigueur inouie?
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie ?
Mourons, obéissons. Mais, qu'est-ce que je voi ?
Dieux ! Achille !

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientot sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens, vous amenent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurr, opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi! Madame, est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes,
Hâtons-nous. Votre pere a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir! Ah, cessez de tenir ce langage?
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage!
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours!

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire,
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux, où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon pere dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés,
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles.
Signalez ce héros à la Grece promis,
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit. Déjà Troie en alarmes,
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et dans ces murs, vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espere que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince, vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ces discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre pere, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.

Et qui de ma faveur se voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, madame, il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi? Que contre un pere osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où seroit le respect, et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévere,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre pere?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,
Quand il cèsse de l'être, et ne vous connoît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse; et ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi! Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur:
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie?
Ah! seigneur, épargnez la triste Iphigénie!
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir dans ces extrêmités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre pere un cœur, où j'entrevoi
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, madame.

Si de sang et de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé :
A mon aveugle amour tout sera légitime.
Le prêtre deviendra la premiere victime.
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre pere frappé, tombe, et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, Seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe,
Termine, juste Ciel, ma vie et mon effroi;
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé,
C'est d'un zele fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La piété sévere exige son offrande.

Le roi, de son pouvoir se voit dépossédé;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage,
Voudrois lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, madame ? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zele impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je soufre jamais.... Ah, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Ah, madame,
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté !...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs, que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint, vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mere !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois,
Madame ; et rappellant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame ? Et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

ÆGINE.

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein ?
Eriphile en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégere en ses flancs a porté!
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté!
Quoi! tu ne mourras point! quoi! pour punir son crime..
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux?
Quoi! lorsque les chassant du port qui les récele,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents si longs-tems accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, Soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'osas du pere éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin!
Mais, cependant, ô Ciel! ô mere infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux, par son pere apprêtés.
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre;
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, Gardes.

ARCAS.

N'EN doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prieres;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrieres,

Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille,
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours,
De votre defenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah courons, cher Arcas,
Le plus affreux péril n'a rien dons je pâlisse.
J'irai par-tout. Mais Dieux! ne vois-je pas Ulysse!
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus tems.

SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, Gardes.

ULYSSE.

Non, Madame, elle vit, et les Dieux sont contens.
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre?

ULYSSE.

Oui; c'est moi, qui long-tems contr'elle et contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux:

Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austeres conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisqu'enfin le Ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, Prince! O Ciel! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me la rendue.

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déjà de tout le camp la discorde Maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contr'elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux,
Epouvantoit l'armee et partageoit les Dieux.
Dejà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute:
Vous, Achille, a-t-il dit, et vous Grecs, qu'on m'écoute.
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix.
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélene uni secretement,
Fit succéder l'hymen à son enlévement.
Une fille en sortit, que sa mere a celée,
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.

Sous un nom emprunté sa noire destinée,
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux,
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile;
Elle étoit à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà, pour la saisir, Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces Héros, dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule, et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, et parmi nous,
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue,
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au Ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui, brûlent de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel! puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits!

FIN.

PHEDRE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

THÉSÉE, Fils d'Égée, Roi d'Athenes.

PHEDRE, Femme de Thésée, Fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Thésée et d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princesse du sang Royal d'Athenes.

ŒNONE, Nourrice et Confidente de Phedre.

THÉRAMENE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la suite de Phedre.

GARDES.

La Scene est à Trézene, ville du Péloponése.

PHEDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trezene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté :
Depuis plus de six mois eloigné de mon pere,
J'ignore le destin d'une tête si chere ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc cher-
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte, [cher ?
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Elide, et laissant le Ténare,

e.

Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre pere,
Veut que de son absence on sache le mystere,
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée....

HIPPOLYTE.

Cher Théramene, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phedre, depuis long-temps, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMENE.

Hé ! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la [présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athene et de la Cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THERAMENE.

J'entends. De vos douleurs la cause m'est connue :
Phedre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est evanouie, ou s'est bien relâchée ;
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?

Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même, et du jour qui l'eclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides!
Et devez-vous haïr ses innocens appas? *

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mere Amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zele sincere,

Tu me contois alors l'histoire de mon pere.
Tu sais combien mon ame attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ;
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Scyrron, et Sinnis,
Et les os dispersés du Géant d'Epidaure ;
Et la Crete fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, et reçue en cent lieux :
Helene à ses parens dans Sparte dérobee ;
Salamine témoin des pleurs de Péribée ;
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés ;
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés !
Ariane aux rochers contant ses injustices ;
Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en arrêter le cours.
Heureux, si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire !
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié !
Et les Dieux jusques-là m'auroient humilié !
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thesée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui !
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon pere la reprouve ; et, par des loix séveres,
Il defend de donner des neveux à ses freres.
D'une tige coupable il craint un rejeton,
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom ;
Et que, jusqu'au tombeau, soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un pere irrité ?

Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée. . .

THÉRAMENE.

Ah! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le Ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésee ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toûjours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
Charges d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez,
Vous perissez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramene, je pars, et vais chercher mon pere.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Œnone.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE, THERAMENE.

ŒNONE.

Hélas! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal!
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel regne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour, et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde....
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux;
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chere Œnone.
Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas!

(Elle s'assied.)

ŒNONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous appaisent!

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pesent!

Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains,
Vous-même, rappellant votre force premiere,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumiere.
Vous la voyez, Madame, et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

PHEDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mere osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la derniere fois ?

ŒNONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie !
Vous verrai-je toujours renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHEDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

ŒNONE.

Quoi ! Madame ?

PHEDRE.

Insensée, où suis-je, et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage ;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,

Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme, ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'espérance au fils de l'etrangere,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc.
Cet Hippolyte. . . . .

PHEDRE.

Ah, Dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche ?

PHEDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche !

ŒNONE.

Hé bien, votre colere éclate avec raison;
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grece et des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue:
Réparez promptement votre force abattue,

Tandis que, de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles ;
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assez ; épargne-moi le reste :
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts descendra la premiere ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHEDRE.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreurs, si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cede, grands Dieux !

A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHEDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus cou-
[pable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux. Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez: Je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Vénus! O fatale colere!
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mere!

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, et qu'à tout l'avenir,
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, et quel mortel ennui,
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable,
Je péris la derniere et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime..... A ce nom fatal je tremble, je frissonne
J'aime.....

ŒNONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte ? Grands Dieux !

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux !
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'hymen, je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi.
Athenes me montra mon superbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue :
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inévitables :
Par des vœux assidus je crus les détourner;
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée.
D'un incurable amour remedes impuissans !
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte ; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misere ?
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son pere.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter ;
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre :
Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arracherent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone, et depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trezene amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saignée.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'est Venus toute entiere à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas ;
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeller
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHEDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

JE voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame ; mais il faut que je vous la révele.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la Reine abusée,
En vain demande au Ciel le retour de Thésée ;
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHEDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athenes se partage.
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'Etat l'autre oubliant les loix,
Au fils de l'étrangere ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie, et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne apres lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez. La Reine qui t'entend
Ne négligera point cet avis important.

SCENE V.

PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

MADAME, je cessois de vous presser de vivre;
Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.
Votre fortune change et prend une autre face.
Le Roi n'est plus, Madame, il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave, s'il vous perd, et roi, si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie;
Et ses cris innocens portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mere irriter ses aïeux.
Vivez! vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Thesée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ses bords heureux, Trézene est son partage.
Mais il sait que les loix donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une injuste ennemie.
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Hé bien, à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche et veut me dire adieu ?
Ismene, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thesee écartes.
Aricie à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi !
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi ?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires.
Et Thésée a rejoint les manes de vos freres.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

ISMENE.

On seme de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidele.
On dit même, et ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;

Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa derniere heure,
Peut pénetrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, et vous seule en doutez.
Athenes en gémit, Trézene en est instruite,
Et déjà pour son Roi reconnoît Hippolyte.
Phedre dans ce palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son pere,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légere?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolite est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne!
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même en le voyant le bruit de sa fierte
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre.
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Ismene, écoute avidement
Un discours qui, peut-être, a peu de fondement ?
O toi, qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs ?
Reste du sang d'un Roi, noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six freres, quel espoir d'une illustre maison !
Le fer moissonna tout ; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erectée.
Tu sais depuis leur mort quelle sévere loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses freres.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que, de tout tems à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thesée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son pere, et non point les foiblesses.
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée.
Pour moi, je suis plus fiere, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,

D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'est-là ce que je veux, c'est-là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;
Et vaincu plus souvent, et plutôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux vœux qui l'ont domté.
Mais, chere Ismene, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir....

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même.
Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon pere ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
La mort seule, bornant ses travaux éclatans,
Pouvoit à l'univers le cacher si long-tems.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Ecoute, sans regret, ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle:
Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.
Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;

Et, dans cette Trézene, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pithée autrefois l'héritage,
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son Roi,
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ses austeres loix dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme et le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter.
La Grece me reproche une mere étrangere.
Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frere,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurois sauver du caprice des loix.
Un frein plus legitime arrête mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athenes, par mon pere accrue et protégée,
Reconnut avec joie un Roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos freres malheureux.
Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gémi d'une longue querelle;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete
Offrent au fils de Phedre une riche retraite.

L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée ;
Et que la vérité passe la renommée !
Vous-même, en ma faveur vous voulez vous trahir !
N'etoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si long-temps pu défendre votre ame
De cette inimitié....

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame !
Avec quelque couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant....

ARICIE.

Quoi, Seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cede à la violence.
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil, exemple mémorable.
Moi, qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ait long-tems insulté ;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?

Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, desespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis dechiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit-être plus chere.
Songez que je vous parle une langue etrangere;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMENE, ISMENE.

THÉRAMENE.

SEIGNEUR, la Reine vient, et je l'ai devancée;
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMENE.

J'ignore sa pensée ;
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phedre veut vous parler avant votre depart.

HIPPOLYTE.

Phedre ? Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre ?..

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitie,
Vous devez à ses pleurs quelqu'ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, et suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt ? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le depart, tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHEDRE à Œnone, dans le fond du théâtre.

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espere qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de pere, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contr'eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colere
Ne poursuive bientôt une odieuse mere.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point de sentimens si bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire :
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.

Si pourtant à l'offense on mesure la peine ;
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mere jalouse
Pardonne rarement aux fils d'une autre épouse,
Madame, je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah, Seigneur, que le Ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore?

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce Dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle; et mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur, malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

PHEDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidele, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit son visage,
Lorsque de notre Crete il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grece assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords;
Par vous auroit péri le monstre de la Crete,
Malgré tous les detours de sa vaste retraite.
Pour en developper l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée:
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phedre au labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Madame, oubliez vous
Que Thésée est mon pere, et qu'il est votre époux?

PHEDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vais....

PHEDRE.

Ah! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phedre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison:
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui, dans mon
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang; [flanc,
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine.
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!

Venges-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur ; c'est-là que ta main doit frapper :
Impatient déjà d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou, si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE

Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !
Mais on vient. Evitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉRAMENE.

Est-ce Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

HIPPOLYTE.

Théramene, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phedre... Mais non, grands Dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli ?

THÉRAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée,
Mais Athenes, Seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus,
Votre frere l'emporte, et Phedre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phedre?

THÉRAMENE.

Un héraut chargé des volontés d'Athenes,
De l'Etat en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est Roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Epire?
Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons, et quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'en-
[voie,
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie :
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel, comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a long-tems éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte?
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi detournois-tu mon funeste dessein?
Helas! quand son epée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi? Me l'a-t-il arrachée?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendu horrible à ses yeux inhumains;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous
[plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit eteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite?
Régner, et de l'état embrasser la conduite?

PHEDRE.

Moi, régner ! Moi, ranger un état sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi !
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
Quand je me meurs !

ŒNONE.

Fuyez

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter.

PHEDRE.

Il n'est plus tems. Il sait mes ardeurs insensées.
De l'austere pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappellant ma force défaillante,
Et mon ame déjà sur mes levres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer,
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous sauver, n'étois-je point capable !
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée ?
Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phedre en ce moment n'avoit-elle mes yeux !

PHEDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse ?
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.

Hippolyte, endurci par de sauvages loix,
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence,
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHEDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison:
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher,
Athenes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadême,
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de pere;
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gemis, peins-lui Phedre mourante,
Ne rougis point de prendre une voix suppliante,
Je t'avouerai de tout, je n'espere qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCENE II.

PHEDRE *seule.*

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hyppolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.
Qu'il aime. Mais dejà tu reviens sur tes pas,
Œnone ? On me déteste, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappellez votre vertu passée.
Le Roi qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lorsque, jusques au Ciel, mille cris élancés....

PHEDRE.

Mon époux est vivant, Œnone, c'est assez.

J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
Il vit. Je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi ?

PHEDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu,
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils, je meurs deshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez !

PHEDRE.

Juste Ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultere,
Observer de quel front j'ose aborder son pere,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thesée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir et son pere et son roi ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il se tairoit en vain Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me delivre :
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.

Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mere est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mere coupable !
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts, pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait. On dira que Phedre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux, qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même en expirant appuyiez ses discours.
A votre accusateur que pourrai-je repondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre,
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouir.
Ah, que plutôt du Ciel la flamme me dévore !
Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux?

PHEDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entiere?
Vous le craignez. Osez l'accuser la premiere
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui;
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble present, votre douleur passée,
Son pere par vos cris dès long-tems prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHEDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

ŒNONE.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.
Tremblante, comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts;
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remede,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout céde.
Je parlerai. Thesee, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un pere, en punissant, madame, est toujours pere;
Un supplice léger suffit à sa colere.
Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; et pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient; je vois Thésée.

PHEDRE.

Ah! je vois Hippolyte;
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHEDRE, ŒNONE, THÉRAMENE.

THESÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras, met...

PHEDRE.

Arrêtez, Thésée,

Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne merite plus ces doux empressemens.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCENE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre pere,
Mon fils?

HIPPOLYTE

Phedre peut seule expliquer ce mystere.
Mais si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir:
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie et la Reine;
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots!

Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur.
Déjà, de l'insolence heureux persecuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Dejà de son travail se reposoit sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere,
Je suis même encor loin des traces de ma mere.
Souffrez que mon courage ose encore s'occuper;
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je! Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu desiré,
O Ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Epire alloit ravir la femme.
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels,
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les Dieux, après six mois, enfin m'ont regardé.
J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher;

Que dis-je ? Quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chere vue;
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens.
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encore dans les prisons d'Epire.
Parlez. Phedre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grece à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelqu'asile ?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime et le coupable.
Que Phedre explique enfin le trouble où je la voi.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

OU tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phedre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
Dieux ! Que dira le Roi? Quel funeste poison
L'amour a repandu sur toute sa maison !
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve?
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse;
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

AH! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son pere?
Avec quelle rigueur, Destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! O bonté trop mal récompensée!
Projet audacieux! Détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phedre différoit à le faire punir!
Le silence de Phedre épargnoit le coupable!

ŒNONE.

Phedre épargnoit plutôt un pere déplorable.
Honteuse du dessein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phedre mouroit, seigneur, et sa main meurtriere
Eteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver.
Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprête à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide ! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré,
Dans Athenes déjà s'étoit-il déclaré ?

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé ?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, et me range auprès d'elle.

SCENE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

AH ! le voici. Grands Dieux, à ce noble maintien,
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultere,
Brille de la vertu le sacré caractere ;
Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine;
C'est bien assez pour moi de l'opprobre eternel,
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis. Et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain,
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere:
J'abandonne ce traître à toute ta colere.
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésee à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel, Phedre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.

Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'etouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence,
Phedre enseveliroit ta brutale insolence;
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
Ou plutôt, il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité.
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais, si quelque vertu m'est tombee en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,
Et l'on veut qu'Hippolyte epris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phedre seule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon pere, ce cœur, c'est trop vous le céler,
N'a point d'un chaste amour dedaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? Ciel! Mais non, l'artifice est grossier:
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le Ciel, que toute la nature....

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse, et pleine d'artifice.
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux.

HIPPOLYTE.

Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultere.
Je me tais. Cependant Phedre sort d'une mere,
Phedre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la derniere fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THÉSÉE seul.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un Dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; et je sens que malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais pere, en effet, fut-il plus outragé?
Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable?

SCENE IV.

PHEDRE, THÉSÉE.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste effroi,
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace,
S'il en est tems encore, épargnez votre race,
Respectez votre sang, j'ose vous en prier,
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point echappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée,
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit! Quoi! vos vœux irrités....

THÉSÉE.

Quoi! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux legitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.
Echauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encore ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoi! Seigneur?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, au pied de ses autels,
Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

SCENE V.

PHEDRE seule.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! et quel funeste avis?
Je volois toute entiere au secours de son fils;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir;
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir.
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi?
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah, Dieux, lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace,
Devant ses yeux cruels un autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir,
Et je me chargerois du soin de la défendre!

SCENE VI.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

Chere Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHEDRE.

Œnone, qui l'eût cru? J'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment?

PHEDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvoit domter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHEDRE.

Ah, douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment! Par quels charmes ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels [lieux?

Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
Les a-t-on vu souvent se parler, se chercher,
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
Hélas, ils se voyoient avec pleine licence !
Le Ciel de leurs soupirs approuvoient l'innocence.
Ils suivoient, sans remords, leur penchant amoureux.
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.
Et moi, triste rebut de la nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere;
La mort est le seul Dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer,
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée.
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et sous un front serein deguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimerent toujours.
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un sang odieux reveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légeres,
Le crime de la sœur passe celui des freres.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi, jalouse ? Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !

Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! Et je vis? Et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue?
J'ai pour aïeul le pere et le maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon pere y tient l'urne fatale
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentee,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être, inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Helas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Hé, repoussez, madame, une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinee.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encore triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHEDRE.

Qu'entends-je? Quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois, c'est toi qui m'as rendue.
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un pere insensé
Le sacrilege vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable.
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin:
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere céleste.

ŒNONE seule.

Ah, Dieux! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté,
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Quoi! vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laissez dans l'erreur un pere qui vous aime?
Cruel! si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre pere à révoquer ses vœux.
Il en est tems encor. Pourquoi! par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Eclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé, que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere?
Vous seule avez percé ce mystere odieux;
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.

Sur l'équité des Dieux osons nous confier:
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;
Et Phedre, tôt ou tard, de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
Osez me suivre. Osez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens.
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens.
De puissans défenseurs prendront notre querelle.
Argos nous tend les bras et Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos justes cris.
Ne souffrons pas que Phedre asssemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser.
Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas, qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissemens, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!
Mais, n'étant point uni par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévere,
Je me puis affranchir des mains de votre pere.
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire alarmée....

HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amene devant vous.
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne,
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézene, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sepultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment soudain.
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solemnel,
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révere.
Nous le prierons tous deux de nous servir de pere.
Des Dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; et laissez-moi quelque fidele guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMENE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chere Ismene, et sois prête à la fuite.

SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su domter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

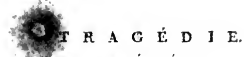
Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur ?



THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage,
Comment souffririez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer mes vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes.
Ses presens sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables ;
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un.... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur et fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCENE IV.

THÉSÉE seul.

Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
Mais moi-même ; malgré ma sévere rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié secrete et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes. Qu'Œnone sorte et vienne seule ici.

SCENE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la Reine médite,
Seigneur : mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux ;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je ?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine.
Le trouble semble croître en son ame incertaine.

Quelquefois pour flatter ses secretes douleurs,
Elle prend ses enfans et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irresolus,
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit; et changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.

THÉSÉE.

O Ciel! Œnone est morte, et Phedre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt à l'entendre.

(seul.)

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune: j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fideles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah, de quel desespoir mes vœux seroient suivis!

SCENE VI.

THÉSÉE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Théramene, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMENE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus

h.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMENE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! Quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?....

THÉRAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézene,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissee
Sembloient se conformer à sa triste pensee.
Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'eleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.

La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclat tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeller, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit,
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain:

Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon pere un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende.... A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

THÉSÉE.

O mon fils! Cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMENE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge et fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque tems douter de son malheur;
Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux,
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismene est auprès d'elle, Ismene toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumiere,
Vous dire d'un héros la volonté derniere;
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'apperçois venir sa mortelle ennemie.

SCENE DERNIERE.

THÉSÉE, PHEDRE, THÉRAMENE, PANOPE, Gardes.

THÉSÉE.

Hé bien, vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah, que j'ai lieu de craindre ! Et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur m'alarme avec raison !
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime.
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumieres,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté, d'un mortel souvenir,
De l'Univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'elever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHEDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'étoit point coupable.

THESEE.

Ah, pere infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle, pensez-vous être assez excusée?. .

PHEDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie; et fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déjà tranché ma destinée,
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu devant vous, exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athenes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le Ciel et l'epoux que ma présence outrage;
Et la mort a mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, seigneur.

THÉSÉE.

D'une action si noire.
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas, trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.

Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN.

ESTHER;

ESTHER,

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

ACTEURS.

ASSUÉRUS, roi de Perse.

ESTHER, reine de Perse.

MARDOCHÉE, Oncle d'Esther.

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre officier d'Assuérus.

ÉLISE, confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES, du roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes filles Israélites.

La scene est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

DU séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu * par la grace habité.
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints,
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protege, un roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les nom prédestinés des rois que tu chéris !
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangere :
Je suis la Piété, cette fille si chere,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zele qui pour toi l'enflamme et le dévore,
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.

* La maison de Saint-Cyr.

La discorde en fureur frémit de toutes parts:
Tout semble abandonner tes sacrés étendards.
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funebres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténebres.
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu ! juge ta cause et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations, à sa perte animées,
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil.
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déjà, rompant par-tout leurs plus fermes barrieres,
Du débris de leurs forts il couvre les frontieres.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis:
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit: pars, il s'élance avec joie;
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appellez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austerité,
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente l'appartement d'Esther.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi chere Elise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux ;
Toi, qui de Benjamin, comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue ;
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce tems encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ;
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort, justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin;
Quand tout-à-coup, madame, un prophete divin :
C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse,
Leve-toi, m'a-t-il dit, prend ton chemin vers Suze.
Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées :
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'apui
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.
Il dit. Et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! O trionphe admirable à mes yeux !
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux,
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le persan superbe est aux pieds d'une juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altiere Vasthi, dont j'occupe la place;
Lorsque le roi, contr'elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.
Dans ces nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent.
Celle même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée,

Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais lui, voyant en moi la fille de son frere,
Me tint lieu, chere Elise, et de pere et de mere.
Du triste état des juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis,
Je vins. Mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages,
L'autre pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours;
Et moi pour toutes brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
  Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes:
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé.
Il m'observa long-tems dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce tems là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur,
Soyez reine, dit-il, et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadême.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Inviterent le peuple aux noces de leurs princes.
  Helas, durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins.

Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise :
La moitié de la terre à son sceptre est soumise !
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ?
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis.

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
Celui par qui le ciel regle ma destinée,
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée ? Hé, peut-il aprocher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte ; et ses réponses sages,
Pour venir jusqu'à moi, trouvent mille passages.
Un pere a moins de soins du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé des profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins,
Et c'est-là que fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les persans je cache leurs familles.
Il faut les appeller. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE chantant derriere le théâtre.

MA sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR entrant sur la scene par plusieurs endroits différens.

La reine, nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ELISE.

Ciel, quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule et sort de tous cotés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte ?
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens,
Monter comme l'odeur d'un agréable encens,
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célebrent les malheurs.

UNE ISRAELITE seule, chante.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere, et de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE seule.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant, accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux ?
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

SCENE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

QUEL profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée, ô mon pere ! est-ce vous ?
Un Ange du seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?

Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.....
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel, tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHEE.

On doit de tous les juifs exterminer la race,
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature,
Ses ordres sont donnés ; et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux éclairerez vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le sexe ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHEE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres ;
Il faut les secourir. Mais les heures sont cheres.

Le tems vole, et bientôt amenera le jour
Où le nom des hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophetes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles séveres loix
Aux timides mortels cachent ici les rois !
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible.
Et la mort est le prix de tout audacieux,
Qui, sans être appelle, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise.
Et, sans le prévenir, il faut pour lui parler
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeller.

MARDOCHEE.

Quoi, lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie ?
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux ?
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas ?
Songez-y-bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle au peuple de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre,
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
Et les foibles mortels, vains jouet du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'il n'étoit pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele :
C'est lui qui m'exitant à vous oser chercher,
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austere.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil ramenera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

Le Chœur se retire vers le fond du théatre.

SCENE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O MON souverain roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance ;
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plût à ton amour de choisir nos aïeux,
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Helas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi :
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux, et son pere,
Pour rendre à d'autre dieux un honneur adultere.
Maintenant elle sert sous un maître étranger
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut egorger.
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles ?
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivre de notre sang, ferment les seules bouches,
Qui dans tout l'univers celebrent tes bienfaits,
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infideles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes crimineles,

Et que je mets au rang des profanations
Leur table, et leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solemnels à l'orgueil dediés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornemens je préfere la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'interêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obeissance
Va d'un roi redoutable affronter la presence.
C'est pour toi que je marche, accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connoît pas.
Commande, en me voyant, que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux, te sont soumis.
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

Toute cette scene est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAELITE seule.

PLEURONS et gémissons, mes fidelles compagnes;
A nos sanglôts donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAELITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAELITE.

Foibles agneaux, livrée à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAELITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens.
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête,
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAELITE.

Quel carnage de toute parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frere,
Et la fille et la mere,
Le fils dans les bras de son pere.
Que de corps entassés ! Que de membres épars :
Privés de sépulture !

Grand Dieux tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Hélas ! si jeune encor,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore
Hélas, si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur.

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui, malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos peres ont péché, nos peres ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats,
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence

UNE ISRAELITE *seule*.

Hé quoi ! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre,
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats,
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu ! que la gloire couronne !
Dieu ! que la lumiere environne !
Qui vole sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges.

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veut que des simples enfans
Avec eux chantent tes louanges !

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers

UNE ISRAÉLTE seule.

Arme-toi, vient nous defendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils soient comme la poudre et le paille légere,
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Fin du premier acte

ACTE II.

Le Théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi, lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sinceres,
Tout ce que ce palais renferme de mysteres.
Le roi d'un noir chagrin paroît enveloppé :
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours;
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours.
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche,
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.

Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'est fait apporter ces annales célebres,
Où les faits de son régne, avec soin amassés,
Par de fidelles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel tems de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces tems si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins, fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux.
Mais quel trouble, vous-même, aujourd'hui vous agite!
Votre ame, en m'écoutant paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable ?

HYDASPE.

Hé, qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ? Tous les jours un homme....un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du Roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable, impie !

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur, d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques,
Tout révere à genoux les glorieuses marques ;
Lorque d'un saint respect tous les Persans touchés,
N'osent leser leurs fronts à la terre attachés,
Lui fiérement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiege la porte.
A quelqu'heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumiere,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussiere,
Revêtu de lambeaux, tout pâle, mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,

Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez ; son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser,
Le roi, depuis ce tems, paroît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs la douceur passagere
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légere.
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entiere est promise aux vautours.

AMAN.

Ah, que ce tems est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi, refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime.
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice ;

Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayés :
Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalécite,
Dont la voix, à les perdre, en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une eternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé ;
Mais crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur toute entiere attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée,
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus,
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infeste votre Empire ?
Etrangers dans la Perse, à nos loix opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et detestés par-tout detestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts ;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton roi :
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi.

Toute la nation fut ainsi condamnée,
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois, comme moi, ce prince inexorable:
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter, ma crainte est trop subtile.
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Elever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit, je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH,

Suite d'Assuérus.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidele,
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur roi?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCENE III.

SCENE III.

ASSUERUS assis sur son trône, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Je veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide.
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laisserent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable,
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné;
L'avenir l'inquiete, et le présent le frappe;
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zele,
Prennent à notre gloire un intérêt fidele,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance?

Et qui voudrois jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel, qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire !
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif ? O ciel ! sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans ?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà quelqu'un.

SCENE VI.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte.
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zele qui t'enflamme :
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon interêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc. Que doit faire un prince magnanime,
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?

Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Pui-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance :
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN bas à part.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer ;
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rapelle tous.
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous ?
Votre regne aux neveux doit servir de modele.
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zele :
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous même,
Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené.
Que pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance ;
Enfin de votre empire, après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ;
Et lui-même marchant en habits magnifiques ;
Criât à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le roi
Honore le mérite, et couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.

La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée,
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, et marche devant lui.
Que Suze par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genoux fléchisse.
Sortez tous.

AMAN à part.

Dieux!

SCENE VI.

ASSUÉRUS seul.

Le prix est sans doute inoui.
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse;
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On vera l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes....

SCENE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER s'appuyant sur Elise; quatre Israélites soutiennent sa robe; ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes. C'est vous Esther ? quoi ! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs.

(Elle tombe évanouie.)

ASSUÉRUS.

Dieux puissans ! quelle étrange pâleur
De son teint tout-à-coup efface la couleur !
Esther, que craignez vous ? Suis-je pas votre frere !
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévere ?
Vivez. Le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi;

Sur ce trône sacré qu'environe la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroient les éclairs qui partoient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colere étincelle....

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeaux de lumiere immortelle !
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Eprouvez seulement son ardente amitié ;
Faut-il de mes états vous donner la moitié ?

ESTHER.

Hé, se peut-il qu'un roi, craint de la terre entiere,
Devant qui tout fléchit et baise la poussiere,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chere Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu, doux et puissans attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je ? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.

Quel intérêt, quels soins vous agitent et vous pressent,
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah, que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther vous me jetez!
Toutefois, qu'il soit fait comme vous le souhaitez.

(à ceux de sa suite.)

Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse enten-
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre. [dre

SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savans Chaldéens, par votre ordre appellés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous même en leur réponse êtes intéressée.
Venez derriere un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelqu'ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCENE IX.

Cette Scene est partie déclamée, et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes,
D'Esther, d'Amau, qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colere
Allumoit de ce roi le visage sévere.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible,
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main !

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages!
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux.

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les Cieux !
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains;
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cet ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cet ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidele;
Ecoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chere sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHŒUR chante.

Dieux impuissans, Dieux sourds, tous ceux qui vous
Ne seront jamais entendus. [implorent
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruis et confondus,

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis;
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie!
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au sons des instrumens.
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espere revivre en sa postérité.
Et d'enfans à sa table une riante troupe,
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance!

UNE

UNE ISRAÉLITE seule.

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité.
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME avec une autre.

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumiere eternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
O douce paix;
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MÊME seule.

Nulle paix pour l'impie, il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint,
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre reine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le jardin d'Esther, et un des côtés du Salon où se fait le festin.

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'EST donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieux du festin.
Mais tandis que la porte en est encore fermée,
Ecoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les rois craignent sur-tout le reproche est la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité.
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche :
Je l'ai cent fois appris de votre bouche ;
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contretems qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut être effacée !

Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître, il insultoit à ma confusion!
Et tout le peuple même, avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chûte certaine en tiroit le présage.
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais!
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si long-tems différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur,
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance;
J'ai fait taire les loix, et gémir l'innocence;
Que pour lui des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.
Et pour prix de ma vie à leur haine opposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zele que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre-nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?

Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelqu'avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste,
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelqu'effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînes l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter ;
Peut-être la fortune est prête à vous quitter,
Aux plus affreux excès son inconstance passe,
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je vois
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.
La chûte désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
Où vos aïeux errans jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contr'eux la vengeance allumée,
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite,
Sur-tout de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente sur vos pas, vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'est Hydaspe.

SCENE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courois vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuerus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin?
Quoi, toujours de ce Juif l'image vous désole?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuerus eviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savans devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide etranger,
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre sur-tout leur chef audacieux.

La terre avec horreur dès long-tems les endure ;
Et l'on en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah ! je respire enfin, chere Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête,
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'EST Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIERE.

C'est lui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas !
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie.
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.
Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le voi, mes sœurs, je le voi.
A la table d'Esther, l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace dites-nous,
Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin.

UNE TROISIEME.

Les pleurs des misérables.

LA SECONDE.

Sont ces mets les plus agréables.

LA TROISIEME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Cheres sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse.

(Tout le reste de cette Scene est chantée.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! O tranquilité ?
O d'un parfait bonheur assurance éternelle ,
Quand la suprême autorité
Dans ces conseils a toujours auprès d'elle ,
La justice et la vérité !

Ces quatre Stances sont chantees alterlativement par une voix seule , et par le chœur.

UNE ISRAÉLITE.

Rois , chassez la calomnie ,
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit par-tout l'innocent.
Rois , prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche ,
Craignez la feinte douceur.
La vengeance et dans son cœur ,
Et la pitié dans sa bouche

La fraude adroite et subtile
Seme de fleur son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE seule.

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages ,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage , ennemi du langage menteur ,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux ,
Que sa valeur conduit triomphant en tout lieux.
Mais un roi sage et qui hait l'injustice ,

Qui, sous la loi du riche imperieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espere.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le pere.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE seule.

Détourne roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est tems que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tés oreilles.
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entiere;
Ainsi puisse à jamais, contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barriere.
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile.
Et si, par un chemin, il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCENE IV.

ASSÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des graces secretes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites,
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor;
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance!
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés.
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de cé puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,

(se jetant aux pieds du roi.)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS la relevant.

A périr! vous! Quel peuple? Et quel est ce mystere?

AMAN bas à part.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son pere.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN à part.

Ah, dieux!

ASSUÉRUS.

Ah, de quel coup me percez-vous le cœur!
Vous, la fille d'un Juif! He quoi! Tout ce que j'aime!
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus cheres amours,
Dans cette source impure auroit puise ses jours!
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma priere.
Mais je demande au moins que pour grace derniere
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs, dont vous voulez delivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contree autrefois souverains,
Pendant qu'il n'adoroient que le Dieu de leurs peres,
Ont vu benir le cours de leurs destins prosperes.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom: le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'egales loix,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes etats la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux oserent s'adresser;
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appella par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos loix et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux?
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi regne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau prince on vantoit la clémence.
Les Juifs par-tout de joie en pousserent des cris.
Ciel! verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée.
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire! moi! Ciel! Le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre Dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui, c'est ce ministre infidele et barbare,

Qui, d'un zele trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable.
Par-tout l'affreux signal, en même tems donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On vera, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide etranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs la haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons nous allumée,
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours;
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien.
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas, ce Juif jadis m'adopta pour sa fille!

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon pere étoit son frere. Il decend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,

Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, seigneur, sous d'autre noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré:
A la porte d'Aman est déjà préparé,
D'un infame trepas l'instrument execrable,
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable.
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient d'effrayer mon ame!
Tout mon sang de colere et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer?
Un moment sans temoins cherchons à respirer.
Appellez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

(Assuérus s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, acheve de descendre!

SCENE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN à Esther.

D'UN juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;
Et fais comme il me plait, le calme et la tempête.

Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
Parlez. Vos ennemis aussi-tôt massacrés.
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va traître, laisse-moi.
Les Juifs n'atendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton regne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable :
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

(Il se jette à ses pieds.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCENE VI.

ASSÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, Gardes. LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Quoi, le traître sur vous porte ses mains hardies !
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ?
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.

Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les Cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les Gardes.)

SCENE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS à Mardochée.

Mortel chéri du Ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller pres de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance ;
Possede justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'egard des Persans, je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfans, dans leurs solemnités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré.
Par le peuple en fureur à moitié déchiré,
On traîne, on va donner en spectacle funeste,
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCENE DERNIERE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAELITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du Ciel sa voix s'est fait entendre,
L'homme superbe est renversé ;
Ses propres fleches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pieges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice,
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAELITE seule.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé,
Au péril d'une mort funeste
Son zele ardent s'est exposé.
Elle a parlé. Le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans,
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornee.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornee.

UNE ISRAELITE seule.

Ton Dieu n'est plus irrité ;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussiere.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur premiere.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Je reverrai ces campagnes si cheres.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes peres.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, et reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'alégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le seigneur est bon! Que son joug est aimable!
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le seigneur est bon! Que son joug est aimable!
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur!

ATHALIE,

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.

A C T E U R S.

J O A S, Roi de Juda, Fils d'Okosias.

A T H A L I E, Veuve de Joram, Aïeule de Joas.

J O A D, autrement J O I A D A, Grand-Prêtre.

J O S A B E T, Tante de Joas, Femme du Grand-Prêtre.

Z A C H A R I E, Fils de Joad et de Josabet.

S A L O M I T H, Sœur de Zacharie.

A B N E R, l'un des principaux Officiers des rois de Juda.

A Z A R I A S.

I S M A E L,

ET LES TROIS AUTRES CHEFS des Prêtres et des Lévites.

M A T H A N, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.

N A B A L, Confident de Mathan.

A G A R, Femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

S U I T E D' A T H A L I E.

L A N O U R R I C E de Joas.

C H Œ U R de jeunes Filles de la Tribu de Lévi.

La Scene est dans le Temple de Jérusalem, dans un Vestibule de l'appartement du Grand-Prêtre.

ATHALIE,

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel :
Je viens, selon l'usage antique est solemnel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée
Que les tems sont changes ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné par-tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule innondoit les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs, dans leurs mains, portant les [nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.

L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zelés, à peine un petit nombre
Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mysteres,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs peres.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-tems elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'eclat de la tiare.
Dès-long-tems votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette Reine jalouse,
Hait sur-tout Josabet votre fidele épouse.
Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier Roi Josabet est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce Prêtre sacrilege
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiege;
Mathan de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zelé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangere,
Ce Lévite à Baal prête son ministere:
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante:
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et par-là, de son fiel colorant la noirceur,

Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie,
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
Comme si, dans le fond de ce vaste edifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit pres d'eclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonte sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zele officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israelite.
Le Ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincere ?
Huit ans déjà passés, une impie étrangere,
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfans de son fils detestable homicide,
Et même contre Dieu leve son bras perfide.
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Okosias le trépas imprevu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
Du zele de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit eteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hebreux autrefois si jaloux,
Il voit sans interêt leur grandeur terrassée,
Et sa misericorde à la fin s'est lassee :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pou-
[voir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?
Peuple ingrat Quoi toujours les plus grandes merveil
Sans ebranler ton cœur, frapperont tes oreilles! [les
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
Des tyrans d'Israël les celebres disgraces,
Et Dieu trouve fidele en toutes ces menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
Près de ce champ fatal, Jézabel immolee,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,

Dans son sang inhumain les chiens desaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophetes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voie d'Elisée?
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa memoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédis même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par-tout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre seché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien, que feriez-vous?

ABNER.

Ô jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi !
Doutez-vous qu'a ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensees ?
Déplorable heritier de ces rois triomphans,
Okosias restoit seul avec ses enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le pere ;
Vous avez vu les fils massacres par la mere.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisieme heure aux prieres rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zele.
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple dejà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solemnelle.

SCENE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les tems sont accomplis, princesse, il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,

Accuse trop long-tems ses promesses d'erreur.
Que dis-je, le succes animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aîle du seigneur dans le temple élevé.
De nos princes Hebreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les rois.
Aussitôt assemblant nos levites, nos prêtres,
Je leurs declarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom, et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mere,
A qui j'ai par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avois su tirer?
Dans quel peril encore est-il prêt à rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne!

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret:
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prieres
Consacrer ces trois jours et ses trois nuits entieres.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?

Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obede, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon pere sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit réveler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zele ?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contr'eux de vos ministres saints,
Qui, levant au seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?

Dieu qui de l'orphelin protege l'innocence,
Et fait dans la foiblesse eclater sa puissance;
Dieu qui hait les tyrans, et qui dans Jezrael
Jura d'exterminer Achab et Jezabel;
Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu dont le bras vengeur, pour un tems suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu.

JOSABET.

Et c'est, sur tous ces rois, sa justice sévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné;
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'etat horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit!
De princes égorgés la chambre etoit remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'etoit jetée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant; et baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste,
Du fidele David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,

Conserve l'héritier de tes saintes promesses ;
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesse.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colere,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du pere.
Tout ce qui reste encor de fideles Hébreux,
Lui viendront aujourd'hui renouveller leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jésabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu, par sa voix même, appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infideles rois tour-à-tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallume le flambeau.
Grand Dieu! si tu prevois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foible mains ses puissans ennemis.
Confonds dans ses conseils une reine cruelle :
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle,
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles,
Votre fils et sa sœur vous amenent les filles.

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH.
LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,
De votre auguste pere accompagnez les pas.
O filles de lévi, troupe jeune et fidelle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zele,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs;
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.
Mais helas! en ce tems d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs!
J'entends deja, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientot on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais preparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des tems précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence ;
Son nom ne perira jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR répete.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumiere est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs ;
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre,
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hebreux
De ses préceptes saints la lumiere immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour eternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine! ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain delicieux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice! ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux!
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine! ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX seule.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage,
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles c'est assez, suspendez vos cantiques ;
Il est tems de nous joindre aux prieres publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je, mon fils ; quel sujet vous ramene ?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mere !

JOSABET.

Hé bien ! quoi !

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mere.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le Grand-Prêtre mon pere,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les Prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée.
Un bruit confus s'éleve, et du peuple surpris
Détourne tout-à-coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphême?
Une femme... C'etoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre le front levé,
Et se preparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon pere... Ah! quel courroux animoit ses regards:
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiete:
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté?
La Reine alors sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche,
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant:

Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner.
Sur-tout Eliacin paroissoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc! Eliacin a paru devant elle.

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés,
Mais les Prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes....
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés?

SALOMITH.

Auroit-il de la Reine attiré la colere?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans pere?

JOSABET.

Ah! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER.
Suite d'Athalie.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter :
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux Prêtres qui l'habitent,
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis; tu vois mon trouble et ma foiblesse:
Va, fais dire à Mathan, qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!

(Elle s'assied.)

SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, Suite d'Athalie.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le defendre :
Le zele de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Lévites marqua leur place et leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.

Hé quoi ? Vous, de nos Rois et la femme et la mere,
Etes-vous à ce point parmi nous étrangere ?
Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'hui ?...
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que dès l'enfance élevé dans les armes
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER,
Suite d'Athalie.

MATHAN.

GRANDE Reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?.....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoique son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.

Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au tems de vos Rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de Reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jehu tremble dans Samarie :
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe,)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi :
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser.
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hebreux les Prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage.
Moi-même quelque tems, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon ame possedée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'etois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensee.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa demarche, ses yeux et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

n.

Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
Quel est-il? De quel sang? Et de quelle Tribu?

ABNER.

Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministere.
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mere,
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad, mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures.
Que la seule équité regne en tous mes avis.
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel pere il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parens, s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?

Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un Prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des Rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !
Et vous, qui leur devez des entrailles de pere :
Vous, ministre de paix dans les tems de colere,
Couvrant d'un zele faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame, quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amene.
Je puis, quand je voudrai parler en souveraine.
Vos Prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer;
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance,
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zele sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, Suite d'Athalie.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'eleve,
Reine, n'attendez pas que le nuage creve.
Abner, chez le Grand-Prêtre a devancé le jour;
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre?...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous, cependant, allez, et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, Suite d'Athalie.

JOSABET aux deux Lévites.

O vous! sur ses enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur ayez toujours les yeux.

ABNER à Josabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel! plus j'examine et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(Montrant Joas.)
Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? Lui, Madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

(Montrant Zacharie.) Je ne suis point sa mere.
Voilà mon fils.

ATHALIE à Joas.

Et vous, quel est donc votre pere!
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui..

ATHALIE à Josabet.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altere point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET bas à part.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre pere ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eut jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre !

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin.

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonte s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié !

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitie, qui semble vous troubler ;
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE à Joas et à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphêmé !
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-tems plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point ?

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, madame ! excusez
Un enfant....

ATHALIE *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire,
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'heritier ;
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier,
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel pere
Je quitterois ! Et pour....

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mere ?

ATHALIE à Josabet.

Sa mémoire est fidelle ; et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait. Vous même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vû massacrer et mon pere, et mon frere,
Du haut de son palais précipiter ma mere,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ?
Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quel prophete,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscretes.

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?
Où serois-je aujourd'hui, si domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mere étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-tems, votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER à Josabet.

Je vous l'avois promis
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout et plaignois votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(à Joas en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important,
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtriere
A souillé les regards et troublé la priere,
Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCENE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tout ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cet autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrete,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophete ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;

Et du méchant l'abord contagieux
N'altere point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'Aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altere point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix!

UNE VOIX seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une ame qui te cherche, et veut être innocente
Trouve d'obstacles à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pecheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chere cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité!
Comment as-tu du Ciel attiré la colere?
Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangere
Assise, helas! au trone de tes rois.

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie etrangere
Assise, hélas! au trone de tes rois.

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmans,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et benissoit son Dieu, son seigneur et son pere,
Sion, chere Sion que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangere,
Et blasphémer le nom qu'ont adore tes rois?

UNE VOIX seule.

Combien de tems, Seigneur, combien de tems encore
Verrons-nous contre toi les mechans s'elever?
Jusque dans ton saint temple il viennent te braver.
Ils traitent d'insense le peuple qui t'adore.
Combien de tems, seigneur, combien de tems encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'elever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils fremissent de crainte
Ces malheureux, qui de ta cite sainte

Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe, affreuse, inépuisable
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan! O Dieu du Ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL.

Héquoi! tout se disperse et fuit sans vous répondre?

MATHAN.

Approchons.

SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer?
Au delà de ce lieu, gardez-vous d'avancer.
C'est des ministres saints la demeure sacree.
Les loix à tout profane en defendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon pere, en ce jour solemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.
Et devant le seigneur, maintenant prosternée,
Ma mere en ce devoir craint d'être detournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler,
C'est votre illustre mere à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont dejà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame;
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,

Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit: on commence à vanter ses aïeux.
Joad de tems en tems le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracle menteurs s'appuie et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
Sortons, à-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt:
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage.

NABAL.

Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connois le plus superbe!
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit;
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.
Et j'espere qu'enfin de ce temple odieux,
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zele vous transporte?

Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zele frivole,
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir?
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir!
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carriere,
Et mon ame à la cour s'attacha toute entiere.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,
Autant je les charmois par ma dextérité;
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise.

Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur:
Et c'est ce qui redouble et nourri ma fureur.
Heureux, si sur son temple, achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;
Et parmi les débris, le ravage, et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine;
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots
Alloit de sa colere attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services:
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos fêtes, sans ombrage,
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.
C'est (pour l'en détourner, j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Eliacin!

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte;
Mais vous vous declarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter!
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter!

JOSABET.

J'admirois si Mathan, depouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur,
De quelqu'ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare,
Est-ce un libérateur que le ciel vous prepare?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déja l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu.
Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire.
Au dieu que vous servez, princesse rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphemer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge regne et répand son poison,
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,

Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent;
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure;
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure.
Abiron, et Dathan, Doëg, Achitophel:
Les chiens à qui son bras a livré Jésabel,
Attendent que sur toi sa fureur se deploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN troublé.

Avant la fin du jour.... On verra qui de nous....
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'ORAGE se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystere.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre Maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.
Tandis que les méchans déliberent entr'eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?
Je suis prête. Je sais une secrete issue,
Par où, sans qu'on le voie, et sans être apperçue,
De Cedron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.

On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mene jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable.
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eut pour mere un autre Jésabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune,
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jehu pourriez-vous esperer;

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jehu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde?
D'un oubli trop ingrat a paye ses bienfaits?
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemple;
Du vil dieu de l'Egypte a conserve les temples.
Jehu, sur les hauts lieux enfin osant offrir,
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non; c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Montrons Eliacin; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tète soit ornée.
Je veux mème avancer l'heure determinée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, suivi du Chœur et de plusieurs Lévites.

JOAD.

Hé bien ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encore ces enfans parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ;
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangeres ?
Vous avez près de vous nos peres et nos freres.

UNE AUTRE.

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas comme autrefois Jahel,*
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

* Juges, ch. 4.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arme pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ebranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeller.
Tu frappes et guéris ; tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres merites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ? [vrent,
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ou-
Et les siecles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi vos accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instrumens.

Que du seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printems, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez, le seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil (a) l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife (b) égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure cité perfide,
Des prophetes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

(a) Joas. (b) Zacharie.

Où

Où menez-vous ces enfans et ces femmes (a) ?
Le seigneur a detruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi. Cendres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle!
Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem (b), renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtes
Ces (c)enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere:
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés

(a) Captivité de Babylone.
(b) L'Eglise. (c) Les Gentils.

De tes pieds baise la poussiere.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur.

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur ?...

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadême
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(aux Lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneur chargé,
Fit consacrer au dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage ?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCENE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices,
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais

Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son dieu, pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour, où l'on n'a d'autres loix
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadême ?

SALOMITH.

Le seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophete il vient de révéler
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR chante.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystere!
Que de maux, que de biens sont prédits tour-à-tour ?
Comment peut-on avec tant de colere
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX seule.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protege Sion. Elle a pour fondement
Sa parole éternelle.

LA PREMIERE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond, Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!

UNE TROISIEME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystere.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colere;
Esperons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix!
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Fin du Troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma mere,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frere.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABET à Zacharie.

Mon fils, avec respect, posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,
Cet auguste bandeau, près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse! quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! Princesse, gardez d'en profaner la gloire?
Du Roi qui l'a porté, respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné ..

JOSABET lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez, quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colere ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAD, JOAS.

JOAS courant dans les bras du Grand-Prêtre.

Mon pere !

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est tems de montrer cette ardeur et ce zele,
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, à lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos Rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un Roi digne du diadème ?

JOAS.

Un Roi sage, ainsi Dieu * l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens séveres,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois, s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidele,
Me paroît des grands Rois le plus parfait modele.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidele Joram, l'impie Okosias ?

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble ?

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon pere, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

* Deut. ch. 17.

JOAS.

Joas ? Moi ?

JOAD *se relevant.*

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministere saint tour à tour honorées.

SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres voilà le Roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable ?...

JOAD.

Est des Rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfans du triste Okosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.

De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses freres morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon pere, quel moyen de m'acquitter jamais!

JOAD.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.
Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver,
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jezabel la fille meurtriere,
Instruite que Joas voit encor la lumiere,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger nos Princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse,
J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infideles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.

P.

De là, du nouveau Prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple.
Un Roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrees!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur :
Dans l'infidele sang baignez-vous sans horreur,
Frappez et Tyriens et même Israëlites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers párens saintement homicides,
Consacrerent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez-donc avant tout, sur cet auguste livre,
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos freres,
De rétablir Joas au trône de ses peres,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'apres l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

JOAD.

Et, vous à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidele ?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois ;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité ;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins ;
Que sévere aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge.
Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,
Comme eux vous futes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne !

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET *embrassant Joas.*

O Roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mere !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frere.

JOSABET *à Zacharie.*

Aux pieds de votre Roi, prosternez vous, mon fils.

(*Zacharie se jette au pieds de Joas.*)

JOAD *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

TOUT LE CHŒUR.

Quoi ! c'est là...

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Ecoutons ce Lévite.

SCENE V.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

UN LÉVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite,
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendards.
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voie est fermée.
Déjà le sacré ment, où le temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par-tout investi.
L'un d'eux, en blasphèmant, vient de nous faire [entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET à Joas.

Cher enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu,
Helas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu;
Dieu ne se souvient plus de David votre pere.

JOAD à Josabet.

Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colere
Sur vous, et sur ce Roi si cher à votre amour!
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où, le pere des Juifs *, sur son fils innocent,
Leva, sans murmurer, un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,

* Abraham.

Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous, le côté de l'ourse, et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zele imprudent,
Découvrant mes desseins, soit Prêtre, soit Lévite,
Ne sorte avant le tems, et ne se précipite :
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.
(à Joas.)
Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace :
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en Roi, s'il faut périr.
(à un Lévite.)
Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
(au Chœur.)
Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCENE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR chante.

PARTEZ enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zele.
Partez, enfans d'Aaron, partez.
C'est votre Roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les fleches des méchans prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les mortels.
Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire.
Que ni lui, ni son Christ ne regnent plus sur nous.

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux;
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos Rois,
Chere et derniere fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mere cruelle,
Te verrons-nous tomber une seconde fois!
Prince aimable, dis-nous, si quelqu'ange au berceau

Contre tes assassins prit soin de te défendre ?
Ou si, dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un pere et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés;
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Cheres sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien ! que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez, au Seigneur, votre ardente priere.
Peut-être nous touchons à notre heure derniere.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce Roi racheté du tombeau !
Ma sœur ! on voit encor la marque du couteau.
On voit paroître aussi sa fidelle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mere, et que Dieu pour témoins.
Nos Lévites pleuroient de joie et de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'alégresse.
Lui, parmi ses transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se régler par leurs avis sinceres,
Et les appelloit tous, ses peres et ses freres.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée,
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : vive le Roi Joas.
Mais mon pere defend que le Roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques Prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos peres creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte ! a dit mon pere, indigne, injurieuse !
L'arche que fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente !
Ma mere, auprès du Roi dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce Prince, et tantôt sur l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes;
Le roi de tems en tems la presse entre ses bras,
La flatte. . . Cheres sœurs, suivez toutes mes pas,
Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ;
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés ?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes.
Dieu nous envoie Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiege ?
On disoit que d'Achab la fille sacrilége
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zele et mon courage,
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que le temple en cendres consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

ABNER.

Dieu, dans ce cœur cruel, sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle; un feu vengeur va le reduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
Ses Prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter.

Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance,
Par votre Roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au Grand-Prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret;
Et tout ce que des mains de cette Reine avare,
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les Chérubins;
Et portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépends de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent;
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mere au Nil abandonné,
Se vit presqu'en naissant à périr condamné.
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.

Qui sait ce qu'il réserve à votre Eliacin ;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect, je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence,

(à Josabet.)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse egorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des Rois vos aïeux
Ce jeune enfant étoit un reste précieux !

JOSABET bas à Joad.

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas tems, Princesse.

ABNER.

Le tems est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint, qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu, songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le tems de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours,
Pour vous persuader, sont un foible secours.

Votre austere vertu ne peut être frappée.
Hé bien! trouvez-moi donc quelqu'arme, quelqu'épée,
Et qu'aux portes du temple, ou l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, detournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise a ma fidelité,
C'étoit des tristes Juifs l'espérance derniere,
Que mes soins vigilans cachoient a la lumiere;
Mais puisqu'a votre Reine il faut le decouvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée.
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des Prêtres, des enfans lui feroient-ils quelqu'ombre,
De sa suite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

GRAND Dieu, voici ton heure, on t'amene ta proie.
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle bas.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de tems,
Suivez de point en point ces ordres importans.
Sur-tout, qu'à son entrée, et que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidelle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarrisse.

(à un Lévite.)

Vous, dès que cette Reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerriere,
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appellez tout le peuple au secours de son Roi,
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

LÉVITES saints, Prêtres de notre Dieu,
Par-tout, sans vous montrer, environnez ce lieu.
Et, laissant à mes soins gouverner votre zele,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et. . . Mais la porte s'ouvre.
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, Princesse !

JOSABET.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir !
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCENE V.

SCENE V.

ATHALIE, JOAS caché derriere le rideau, JOAD, JOSABET, ABNER, suite d'Athalie.

ATHALIE à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur.
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé;
De ton espoir frivole es-tu désabusé!
Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre, il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite,
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire.)

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos Rois.

Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône, sa Nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs Lévites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.

Connois-tu l'héritier du plus saint des Monarques,
Reine, de ton poignard connois du moins ces marques.

Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Okosias.
Peuples, et vous Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste,

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi.

Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les Lévites armés entrent de tous côtés sur la Scene.

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! O Reine infortunée.
D'armes et d'ennemis, je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper.
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu, que tu bravois, à nos mains t'a livrée.
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi la peur a glacé mes indignes soldats ?
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! Sur mon maître!

ATHALIE.

Lui, Joas? ton Roi: Songez, méchans, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle,
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, et tous les Acteurs de la Scene précédente.

ISMAEL *à Joad.*

SEIGNEUR, le temple est libre et n'a plus d'ennemis,
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Par-tout en même tems la trompette a sonné.
Et ses sons et leurs cris, dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble et la terreur subite,
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jettant armes et boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.

Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassent avec joie,
Bénissent le Seigneur, et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je vois d'Okosias et le port et le geste.
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe. Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi, qui me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que je crains de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il regne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et, que pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mere.
Que dis-je souhaiter? Je me flatte, j'espere,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidele au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son pere semblable;
On verra de David l'héritier détestable,
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jésabel.

(Athalie sort, les Lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeur de vos Princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER,

et tous les Acteurs de la Scene précédente.

JOAS descendu de son trône.

Dieu qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD aux Lévites.

Appellez tout le peuple, et montrons-lui son Roi,
Qu'il lui vienne en ses mains renouveller sa foi.
Roi, Prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens,
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.

SCENE DERNIERE.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, et tous les Acteurs de la Scene précédente.

JOAD au Lévite.

HÉ bien, de cette impie a-t-on puni l'audace?

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-tems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs et n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un juge sévere,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un pere.

FIN.

PLAN

DU PREMIER ACTE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE vient avec une captive Grecque, qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphois de la douleur commune, qui est répandue dans cette isle, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrete tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycene dans la maison de mon pere. Il m'a semblé que mon pere et ma mere nageoient dans le sang, et que moi-même je tenois un poignard à la main pour égorger mon frere Oreste. Hélas, mon cher Oreste ! Mais madame, vous êtes trop éloigné l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe. Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille. Les Rois

sont sujets à de grands changemens. Ah ! si je t'avois perdu, mon cher frere Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! Car enfin j'ai plus sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon pere m'avoit condamnée dans l'Aulide. Tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grece que je regrette tous les jours. Mais, Madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ! Vous êtes dans une isle détestée de tout le monde : si le hasard y amene quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grece ! Que ne répondez-vous à l'amour du prince ! Eh ! que me serviroit de m'y attacher ! Son pere Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas. Car quelle apparence qu'une fille que des Pirates ont enlevée dans le moment qu'on alloit la sacrifier pour le salut de la Grece, fût la fille du Général de la Grece ? Mais voici ce Prince.

SCENE II

Qu'avez-vous, Prince ? D'où vient ce désordre et cette émotion ? Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette isle ; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation, et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier. Comment, Seigneur ! On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer : je les ai trouvés à la porte du temple qui vendoient chérement leur vie, et qui ne songeoient chacun

qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même : j'ai désarmé le peuple, et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole : on les a amenés malgré moi à mon pere ; et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, Madame ; ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le Roi mon pere.

SCENE III.

Quoi ! Madame, vous êtes encore ici ? Ne deviez-vous pas être dans le temple, pour remercier la déesse, de ces deux victimes qu'elle nous à envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

SCENE IV.

Iphigénie sort, et le Prince fait quelque efforts pour obtenir de son pere la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le Roi le maltraite, et lui dit que ce sont-là des sentimens qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave.
Et qui vous dit, Seigneur, que c'est une esclave ! Et quelle autre qu'une esclave, dit le Roi, auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ? Quoi ! ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les Pirates l'enleverent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel ? Nos

peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eue : et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. Le Prince sort, déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.

SCENE V.

Le Roi témoigne à son confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore ? Allons et demandons à la déesse, parmi nos prieres, qu'elle donne à mon fils des sentimens plus digne de lui.

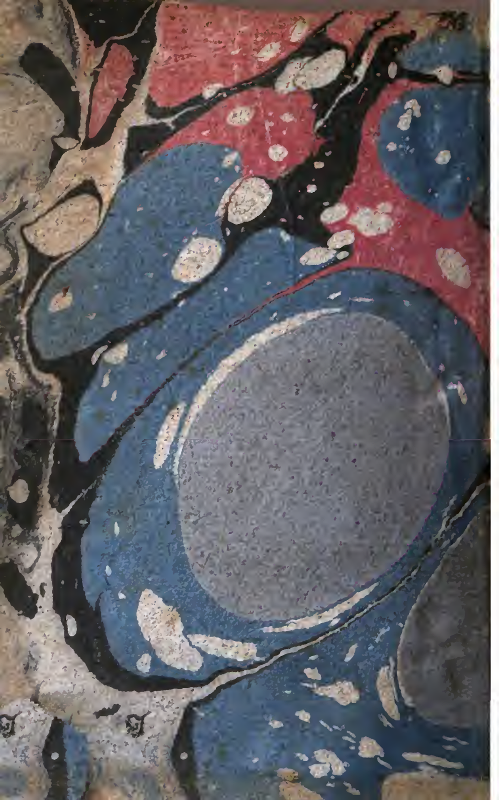
Fin du premier Acte.

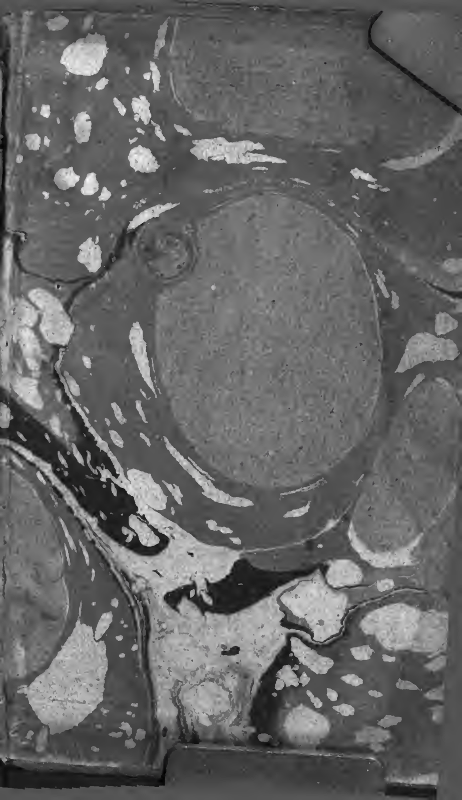
TABLE

DES Pieces contenues dans ce troisieme Volume.

Fin du troisieme et dernier Volume.









BIBLIO
SCA
PLU
N.°